Ami du Clergé du 12 février 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la souffrance chrétienne. — IV. La souffrance compatissante, 41 ; — V. La souffrance féconde, 42 ; — VI. La souffrance rédemptrice, 44.

Dominicales liturgiques. — VIII. 4e *Dimanche de Carême :* Royaume d'amour, 47.

En lisant. — « Vaincre la lassitude... », 48.

CAREME SUR LA SOUFFRANCE CHRETIENNE

IV

4e Dimanche de Carême

LA SOUFFRANCE COMPATISSANTE

Mes frères,

Après avoir bien pleuré, à la lumière de la foi, devant son crucifix, un bon chrétien peut convaincre son esprit de « l'éminente dignité des âmes souffrantes », de « l'honneur de souffrir », de « l'amour de la croix ». Mais l'esprit est prompt et la chair est faible. Et dans le concret, aux prises avec la réalité, sous l'étreinte de l'adversité, si l'on conçoit encore l'honneur de souffrir, on sent surtout la douleur de souffrir.

A la grande Ste Thérèse elle-même, N.-S. disait un jour : « Ma fille, tu me demandes la souffrance et tu te plains quand je te l'envoie » *(Vie par elle-même,* p. 169). Et les meilleurs n'ont-ils pas laissé échappé quelque jour ce cri bien humain du héros des *Paroles d'un revenant :* « Mais je ne suis pourtant pas un saint, mon Dieu, pour souffrir pareillement » (p. 231). La résignation de la volonté n'élimine pas les répugnances de la nature.

Aussi, après avoir montré la beauté de la souffrance chrétienne, qui triomphe de la douleur, qui la fait servir à un bien plus élevé, qui donne au disciple la ressemblance du Maître, parce que, même dans cette douce lumière, la souffrance reste la souffrance, il convient de nous stimuler à mettre en œuvre tout ce qui pourra alléger la condition de ceux qui souffrent.

La foi nous demande la résignation, mais une résignation qui s'active à soulager la souffrance.

Comment ?

D'abord par l'entr'aide.

Voyons donc quels sont de l'entr'aide : le devoir et les devoirs, l'obligation et la pratique, les principes et leurs applications actuelles.

I. — *Le devoir de l'entr'aide*

Si nous avons peut-être oublié à quelle fable il sert de moralité *(L'âne et le chien)*, nous avons du moins retenu le précepte de notre bon La Fontaine : « Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature. »

Maurice Donnay a donné, dans un journal, un article au titre assez inattendu : *L'Evangile et les fables.* La morale de la fable de l'âne et du chien « il se faut entr'aider, c'est la loi de nature », nous montre qu'on peut concilier l'esprit de l'Evangile et l'esprit des fables, autrement que par la bonne plaisanterie qu'il nous raconte. Car si s'entr'aider est la loi de nature, c'est aussi la loi de l'Evangile : le commandement spécifique de Notre-Seigneur, dont l'accomplissement sera la condition de notre salut, parce qu'il est l'exigence fondamentale du christianisme.

« Portez les fardeaux les uns les autres, écrit S. Paul, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ » (Gal., VI, 2). Ainsi l'apôtre nous donne l'entr'aide comme le concret de la loi du Christ.

En effet, le commandement nouveau du Christ qu'il a introduit dans le monde, nous le connaissons bien, c'est la charité : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Aimez-vous les uns les autres. Le devoir de l'entr'aide est si authentiquement l'œuvre de la charité, il porte si visiblement sa marque, que nous l'identifions pratiquement avec elle. Chez nous, un secours s'appelle une « charité ».

Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Son amour pour nous s'est ému des souffrances des hommes : j'ai pitié de la foule ; il s'est ému à en frissonner et à en pleurer : il fut touché de miséricorde, lisons-nous plusieurs fois dans l'Evangile, et qu'il frémit dans son âme à la douleur de Marthe et de Marie, sœurs de Lazare (Jo., XI, 33) ; il s'est ému d'une compassion active : il a guéri, consolé, pardonné.

Ainsi, ne pas rester indifférent à la souffrance qui nous entoure, témoigner notre sympathie à ceux qui sont dans le malheur, « pleurer avec ceux qui pleurent » (Rom., XII, 15), voilà bien la marque de cette charité véritable qui est la loi propre de notre divin Maître.

Sa loi et la condition de notre salut : S. Jean de la Croix ne parle pas de lui-même, il conclut de l'Evangile quand il déclare que « nous ne serons jugés que sur l'amour. »

L'Evangile rapporte que le Fils de l'homme décidera sur ce signe, du sort de ses élus. « Venez les bénis de mon Père, dira-t-il... J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... J'étais sans abri et vous m'avez recueilli, sans vêtement et vous m'avez vêtu... J'étais prisonnier et vous êtes venu à moi. Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

« Prenons conscience des exigences de notre christianisme que commandent cette loi de la charité qui s'étend à tous et cette personnification du Christ avec le plus petit des siens. Ne nous arriverait-il pas, par légèreté, par sécheresse de cœur, par excuse d'égoïsme ou d'intérêt, de décider un peu vite de certains qu'ils ne sont pas des malheureux intéressants. Quand on réfléchit à l'étendue sans limites de la loi de la charité et à l'identification du Christ avec le moindre d'entre les siens, force nous est bien de reconnaître qu'il est impossible d'être chrétien, si l'on ne respecte la souffrance quelle qu'elle soit et quelque soit celui qui souffre ; si l'on ne s'efforce de comprendre ceux qui souffrent et de les aider matériellement et moralement, en y mettant toutes les délicatesses de la bonté ; si l'on ne prend enfin l'habitude de l'entr'aide qui est la forme la plus expressive et la plus vraie de ce respect et de cette sympathie » (Card. Suhard, *L'endurance chrétienne).*

Après avoir tant donné et tant perdu, une France charitable trouve encore le moyen de surgir et de grandir sur les ruines de sa prospérité. Partout elle fait entendre son appel : dans votre paroisse, dans votre milieu, jusqu'au seuil de votre appartement dans votre immeuble. Tout français qui le peut donne, conscient d'acquitter une dette bien minime envers ceux qui ont perdu au service de la patrie leur santé, un membre de leur famille, leur maison avec les chers souvenirs qui la meublaient ; mais les chrétiens doivent être en tête de cette France charitable, parce qu'ils professent une religion qui est essentiellement charité, parce qu'ils reconnaissent pour Maître quelqu'un qui est un cœur, le Sacré-Cœur, parce qu'ils adorent un Dieu qui est amour.

II. — *Les devoirs de l'entr'aide*

Comment remplir pratiquement cette obligation chrétienne d'une compassion active ? Sous quelles formes se traduira dans nos actes cette sympathie ? Quels sont les devoirs concrets qui découlent de ce devoir de l'entr'aide ?

Il ne sera pas inutile de descendre des principes à leurs applications. Le programme pourrait tenir en quatre articles : la suppression de tout luxe abusif, l'application loyale des lois sociales, le rassemblement des forces vives du pays autour de l'idéal français.

1. Est-il vraiment utile de demander aux hommes d'aujourd'hui la suppression de tout luxe abusif ? Le luxe est-il encore possible ? Fini le luxe des réceptions, quand on a peine à ravitailler la famille ! Fini le luxe des soirées mondaines, quand ce qu'on appelle le monde est en voie de disparaître !

Certes, la nécessité ou une élémentaire décence, quelquefois l'esprit chrétien ont réduit le train de vie de beaucoup. Pourtant quand on sait que presque rien n'a été changé aux habitudes de certains, qui disposent encore de grandes ressources ou d'accommodements avec les lois ; quand on voit la place que tiennent sur le journal les programmes des spectacles : théâtres, cinémas, concerts, variétés, cabarets, bals ; quand on passe devant la terrasse des grands cafés ou qu'on jette un regard discret sur le café du coin, comment ne pas être tristement impressionné, comme d'une insulte à la misère ? Et dans ces conditions, estimera-t-on hors-propos de demander à quelques-uns, du grand et du petit monde, de réfléchir au tragique de la situation de tant de français et de mettre leur superflu au service de l'entr'aide ?.

2. Pareillement, la préparation des lois sociales d'assistance et de protection des travailleurs incombe surtout à ceux qui font les lois et leur application aux employeurs. Tâche noble, entre toutes, des gouvernements, qui ont mission de réaliser le bien commun : une sage législation sociale assure contre les malheurs individuels et fait régner la paix civile. Si Henri IV reste « le bon roi Henri », c'est à cause de cette volonté de bien-être pour tous que résume son désir de voir les plus petits de son royaume mettre la poule au pot chaque dimanche.

Mais la mise en marche de ces lois sociales ne demande-t-elle pas à être favorisée par l'effort commun ? N'exige-t-elle pas des sacrifices, non seulement des employeurs mais de tous les contribuables ?

3. Enfin dernier article de ce programme d'entr'aide, le plus important et qui contient tous les autres : l'union de toutes les forces vives du pays autour de l'idéal français. Quiconque a un cœur, quiconque a une parcelle d'influence et d'autorité doit s'employer au maintien et au développement de notre génie national, fait de foi, de conscience, de labeur. Et au premier rang de ces forces vives viennent le père et la mère qui portent la responsabilité de donner à ceux qui sont l'avenir de la France l'irremplaçable éducation première.

* *

Quand S. S. Pie XII adressa au monde sa première encyclique « *Summi Pontificatus* », déjà la guerre, cette grande dévastatrice de bonheur, avait commencé de traîner derrière elle sur l'Europe son lugubre cortège de misères, de souffrances et de deuils dont notre génération sera lente à se remettre.

Devant le fléau, il lançait à l'universelle chrétienté cet appel tout vibrant du souffle de l'Evangile : « ...Le monde et tous ceux qui sont frappés par la calamité de la guerre doivent savoir que le devoir de la charité chrétienne, fondement et pivot du Règne du Christ, n'est pas une parole vide, mais une vivante réalité. Un champ très vaste s'ouvre à la charité chrétienne sous toutes ses formes. Nous avons pleine confiance que nos fils, spécialement ceux qui ne sont pas frappés par le fléau de la guerre, se souviendront, à l'exemple du divin Samaritain, de tous ceux qui, victimes de la guerre, ont droit à la pitié et au secours. » Ces paroles gardent toute leur actualité.

Il suffit d'avoir un peu d'humanité pour compatir à ceux qui souffrent, adoucir leur peine.

Sur cet instinct enraciné si profondément dans le cœur de l'homme, Dieu a greffé son immense charité dans nos cœurs de chrétiens.

Chrétiens, nous sommes nés de la charité de Dieu qui a aimé à ce point le monde de nous donner son propre Fils ; nous avons été enfantés par la charité de ce Fils qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous ; nous vivons de la charité sans laquelle, sous l'apparence de la vie, nous ne sommes que des cadavres momifiés. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.

« Fils de la charité, frères de la charité, sœurs de la charité », il y a dans notre religion des hommes et des femmes, des religieux et des religieuses, qui portent ces noms à un titre spécial et les arborent comme toute leur raison d'être. Mais c'est ce que sont tous les chrétiens par leur essence même. Aussi pour ne pas faillir à l'honneur de leur nom, ni devant Dieu ni devant les hommes, ils se doivent d'être les premiers et les plus allants à s'enrôler au service de l'entr'aide pour soutenir tous ceux qui souffrent. *Amen.*

V

Dimanche de la Passion

LA SOUFFRANCE FÉCONDE

Mes frères,

Dans les catéchismes de notre enfance, en fin du chapitre de la charité, comme moyen d'exercer cette vertu chrétienne par excellence, nous avons appris qu'il fallait pratiquer les « *œuvres de miséricorde* ». On en distinguait deux sortes, chacune au nombre de sept : les *œuvres corporelles*, comme de donner à manger à ceux qui ont faim et de donner des vêtements à ceux qui n'en ont pas, — et les *œuvres spi-*

rituelles, comme d'enseigner les ignorants et d'aider de nos bons conseils ceux qui en ont besoin. Et les comparant l'une l'autre, la leçon prenait soin de souligner que les œuvres spirituelles de miséricorde procurent au prochain un plus grand bien.

Aujourd'hui, tout cela a un petit air vieillot. La « miséricorde », ce mot si bien choisi pour désigner la compassion aux misères d'autrui, a changé de sens et ne signifie plus que l'indulgence. Quant à ses œuvres, elles ont pris les noms mieux portés d'entr'aide, d'assistance sociale, d'œuvres culturelles.

Mais le changement d'étiquettes ne change pas les choses. Aujourd'hui comme hier, plus qu'hier peut-être, à la suite du cataclysme qui s'est abattu sur le monde, des hommes souffrent dans leur corps et dans leur âme qui méritent l'aide corporelle et spirituelle de tous et tout particulièrement de leurs frères les chrétiens.

Et surtout cet enseignement de notre catéchisme reste vrai que d'éclairer, consoler, encourager leur âme, procure aux hommes un plus grand bien que de secourir leur corps.

Toute l'aide extérieure que nous pouvons apporter aux malheurs présents — nous en avons tracé un programme dans notre dernière instruction, — ne peut remplacer celle que chacun trouvera dans les raisons que nous avons d'endurer chrétiennement.

« Seul, ce remède, qui est de tous les instants, est efficace. Il est fait d'une conviction : la conviction d'obtenir par la souffrance un bien... Vous souffrez, c'est pour votre bien » (Cardinal Suhard, *L'endurance chrétienne)*.

Montrons ce bien que nous pouvons et devons réaliser par l'endurance chrétienne.

En deux mots, à endurer chrétiennement : 1° Nous serons plus hommes ; — 2° Nous serons plus chrétiens ; — et nous remplirons mieux les devoirs du moment présent.

I. — *Nous serons plus hommes*

On fait apprendre encore aujourd'hui aux enfants ces vers admirables de Musset *(Nuit d'Octobre)* :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert...
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurs.

Pour vivre et pour sentir, pour agir et pour être bon, pour devenir ce qui fait pratiquement un homme : une volonté et un cœur.

Si théoriquement l'intelligence est la faculté maîtresse de l'homme, pratiquement pourtant c'est sa volonté, son caractère, qui font sa valeur. Ce qui manque à l'immense majorité pour être des hommes, ce n'est pas de savoir mais de vouloir : on connaît son devoir, on n'a pas le courage de l'accomplir. D'où le mot de S. Augustin : « les hommes sont des volontés, *homines sunt voluntates.* »

Aussi aucun éducateur digne de ce nom qui ne mette à la base de la formation morale le travail, le *sacrifice*, l'*endurance*. Les principes d'éducation n'ont pas varié depuis Montaigne qui voulait « endurcir l'enfant à la sueur et au froid, au vent et au soleil; lui ôter toute mollesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et boire ; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon fort et vigoureux. » Autrement, on fait des mous, des efféminés ; on ne fait pas des hommes armés pour le combat de la vie.

Or, nous l'avons dit, le sommet de l'effort, le plein de la vertu cardinale de force, son chef-d'œuvre, c'est la *patience persévérante à tenir dans l'épreuve.* Aussi, N.-S. proclamait-il : « C'est dans la patience que vous acquerrez la possession et la maîtrise de vos âmes » (Luc, XXI, 19). Et S. Jacques ajoute : « La patience a l'œuvre parfaite » (I, 4) elle est le chef-d'œuvre de la vertu.

Voici un exemple.

« Sur l'esplanade de Lourdes se tenaient une douzaine de jeunes filles aveugles. Tant de radieuse jeunesse privée de la lumière !... Emu, un prêtre s'approcha et conversa avec elles. Bien vite, il reconnut au son de ces âmes, de quel cristal elles étaient faites, et, comme pour ceux qui ne voient pas toutes choses dans la clarté du soleil, il n'est guère de consolation humaine qui vaille, il tenta d'entraîner ces êtres charmants au sommet de l'héroïsme chrétien. — « Mes enfants, leur dit-il, l'une d'entre vous veut-elle de toute son âme renoncer à être guérie, pour que telle de ses compagnes le soit ? » Les deux tiers levèrent la main » (Sanson, *La souffrance et nous*, p. 23 et 24).

Et la douleur qui nous rend durs à nous-mêmes, nous fait doux aux autres. La science de l'infirmité et de la compassion ne s'apprend guère que d'expérience et nous avons accoutumé de dire, pour expliquer l'insensibilité de certains : « Que voulez-vous, il ne sait pas ce que c'est,... il n'a jamais souffert. » L'endurance qui trempe la volonté de l'homme attendrit aussi son cœur.

Dans ses conférences réunies dans son livre *La souffrance et nous*, le P. Sanson rapporte cette parole d'un praticien de renom (docteur Dartigues), un « opérateur opéré » qui se félicite « d'avoir subi lui-même des interventions douloureuses pour mieux recevoir l'enseignement de la douleur », et pour pratiquer sa profession « non seulement à coups de véritable intelligence, mais à grands battements de cœur qui compatit » (p. 82).

Et tel était bien le sentiment d'un autre médecin écrivain qui a noté :

« Chacun de nous, s'il est parvenu à un âge dépassant le milieu de la vie, et s'il se retourne, distingue nettement le cours des circonstances et des événements qui ont affecté sa vie intérieure et le cours de celle-ci, dans sa vie spirituelle. Il remarquera que les événements, que le monde nomme heureux ou favorables, s'ils lui ont en effet procuré des impressions, plus ou moins durables, de contentement, et même de joie, l'ont engourdi et ont diminué en lui la vigueur et l'efficacité du méditat. Alors que les événements douloureux, pénibles, ou déchirants, après une période accablée et quelquefois proche du désespoir, ont renforcé et réactivé en lui, avec l'effort, les puissances réconfortantes du méditat philosophique et mystique. Sa douleur, son angoisse, même extrêmes, ont été rachetées par l'exemple de la croix. Là est le grand fait, là est le grand point sur lequel on ne saurait trop insister. Le sage fait de l'apaisement avec les souffrances inéluctables de ce monde. Le saint en fait des hommages et des délices. Il n'est pas permis à tout le monde d'être saint. Mais il est permis à tout le monde d'être sage. Il n'y faut qu'un peu de solitude, de fermeté et d'attention. »

II. — *Nous serons plus chrétiens*

L'endurance, excellente éducatrice de l'homme, est aussi maîtresse de vie pleinement chrétienne. C'est logique, puisque le christianisme vrai est l'épanouissement de l'humain dans toute sa beauté et dans toute sa force décuplées par les splendeurs et les

énergies de la grâce. C'est l'évidence, puisque par définition « le chrétien est un autre Christ », un décalque de sa vie toute marquée au coin du sacrifice, une copie vivante de celui qu'Isaïe a nommé « l'homme de douleurs et le familier de la souffrance » (LIII).

Sans revenir sur ces pensées, il ne sera pas inutile pourtant de montrer comment l'endurance quotidienne, animée d'esprit de foi, nous offre un moyen à notre portée, moyen trop souvent négligé, de devenir des chrétiens meilleurs.

Parce que « nos autres passions se rapportent au seul amour qui les enferme ou les excitent toutes » (Bossuet, *De la Con. de Dieu et de soi-même*, I, n. 6), le résumé, l'abrégé de la vie chrétienne c'est d'aimer notre Maître comme il nous a aimés. Comment nous a-t-il aimés ? En souffrant et en mourant pour nous : « il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jo., XV, 13). Nous l'aimerons en souffrant pour lui.

Mais prenez-y garde, n'allons pas comprendre que souffrir pour le Christ ce soit nécessairement et uniquement endurer persécution à cause de lui : être exilés, jetés en prison, livrés au martyre à cause de sa foi, comme tant de chrétiens des premiers siècles, comme les missionnaires en pays sauvages, comme nos frères catholiques de tant de pays en pleine persécution. Si nombreuse que soit « l'armée des martyrs », comme s'exprime l'Eglise dans le *Te Deum*, elle reste un corps d'élite, un régiment d'avant-garde, une troupe héroïque dans l'immense multitude du peuple chrétien. Autrement, il ne serait pas donné aux autres d'aimer aussi le Christ, de l'aimer comme il les a aimés, de l'aimer en souffrant pour lui.

Non ! Si souffrir pour le Christ c'est souffrir à cause de lui, c'est aussi *souffrir en union avec lui*, souffrir par amour pour lui, souffrir en lui offrant toute notre souffrance, quelle qu'elle soit, en esprit de soumission à la volonté de Dieu.

Parmi les passagers qui faisaient cette fois-là la traversée de l'Atlantique, se trouvait l'illustre savant américain Edison. Comme une forte tempête balayait de vagues le pont du navire, le capitaine ordonna de regagner les cabines. Au moment du contrôle on s'aperçoit qu'Edison n'est pas rentré avec les autres. Où est-il ? Pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur. Aussitôt on le cherche sur le pont. C'est bien là en effet qu'il était resté. Les yeux grands ouverts, il regardait ces vagues immenses qui déferlaient et rêvant d'utiliser toutes ces forces naturelles, on l'entendait qui répétait : « Que d'énergie perdue ! que d'énergie perdue ! » (Cité par le *Petit Messager du Cœur de Marie*, sept. 1928).

La même pensée vient à l'esprit devant tant d'épreuves humaines, grandes, et petites, inutilisées. Que d'énergie perdue !

Les souffrances du chrétien au contraire, offertes à Dieu en union avec celles du Christ, prennent une valeur d'éternité. Ce sont les filets d'eau qui s'en vont rejoindre le fleuve de la Rédemption qui purifie et féconde. Ainsi S. Paul disait « achever avec sa propre passion, ce qui manque à la passion du Christ, pour le salut du monde. »

* *

Notre endurance chrétienne peut donc *aussi* servir au salut du monde. Au salut du monde, et, en premier lieu, à celui de la France. Car si par elle nous devenons plus hommes et plus chrétiens, par elle aussi nous deviendrons plus foncièrement français.

Notre patrie n'est pas une abstraction, une vague entité sans consistance, quelque chose en l'air en dehors de nous. La France, ce sont les Français, c'est vous, c'est moi. « Il faut que chacun sache qu'il incarne en lui-même quelque chose de la Patrie souffrante et humiliée », qui ne se relèvera à l'extérieur et ne se guérira à l'intérieur, que par l'effort individuel, personnel, particulier d'un chacun : le tout est fonction de ses parties : on ne fait pas une solide équipe avec des éléments mauvais. « On respecte un pays dont les fils savent mourir ou simplement souffrir pour que la Patrie vive. »

« Notre endurance est le secret de ce redressement moral sans lequel la France ne sera pas vraiment sauvée. » En rester aux relâchements, à l'esprit de jouissance, au matérialisme égoïste, ce serait une catastrophe. Seul l'esprit de sacrifice de chacun de nous relèvera nos ruines. « La valeur des Français a pour mesure la somme des vertus humaines et divines que par leurs efforts et au prix de sacrifices les Français auront inséré dans leur vie. Or effort, sacrifice sont à base de courage habituellement entretenu, régulièrement exercé » (Card. Suhard, *L'endurance chrétienne)*.

La préface de ce dimanche de la Passion exprime notre hommage de reconnaissance à celui qui a voulu sauver le genre humain par l'arbre de la croix, « afin que ce qui avait causé la mort fût cause de la vie » ; — On a repris le cantique populaire : « Vive Jésus, Vive sa croix ! » qui acclame en elle la source et le canal de la grâce.

Ces chants qui passent sur nos lèvres viennent-ils de notre cœur ?

L'entr'aide matérielle dont nous parlions dimanche dernier peut être plus urgente : *Primum vivere*, d'abord il faut vivre.

Pourtant, il est bien certain, qu'on n'a pas vraiment allégé la souffrance de l'homme, de l'homme qui a besoin de savoir, tant qu'il ignore pourquoi il souffre, tant qu'il ne connaît aucun but à sa souffrance, tant qu'il ne voit à quoi faire servir sa souffrance.

Aussi bien est-il une autre solution raisonnable ? Que nous le voulions ou non nous sommes acculés à souffrir. Ne vaut-il pas mieux faire de nécessité vertu, vertu d'endurance, qui nous rendra plus hommes, plus chrétiens, plus foncièrement Français !

VI

Dimanche des Rameaux

LA SOUFFRANCE RÉDEMPTRICE

Mes frères,

Xavier Marmier a raconté, dans son discours de réception à l'Académie Française, l'histoire de cette femme du XVIIIe siècle, riche, spirituelle, recherchée, et tout à coup tombée dans l'infortune, et qui disait alors aux Voltaire et aux Diderot, philosophes dont elle avait accepté les leçons d'irréligion : « A présent, rendez-moi mon Dieu, j'en ai besoin » (cité par Duplessy, *Les Apologistes laïques au XIXe siècle*, p. 155).

Combien ainsi qui aux jours de prospérité croyaient pouvoir se passer de Dieu et qui aux jours de l'adversité ont éprouvé le besoin de s'appuyer sur lui

parce que, en définitive, il est l'unique refuge suprême contre la désespérance.

Certes, c'est un grand réconfort pour celui qui souffre de se sentir enveloppé de chaudes sympathies et de voir de plus favorisés subvenir généreusement à ses besoins dans un grand mouvement d'entr'aide humaine et chrétienne.

Certes, encore on supporte avec plus de courage quand on a la conviction que sa peine et sa souffrance ne sont pas vaines, qu'elles servent à quelque bien, à notre perfectionnement, au progrès de notre âme

Mais, et cette entr'aide fraternelle et ces raisons d'endurer ne supposent-elles pas déjà la foi en Dieu? Sans elle, y a-t-il autre chose que des phrases ? Et devant certaines douleurs, dans la douleur de la mère et du père à la mort de leur fils unique, quels mots trouverez-vous pour les consoler, si vous ne pouvez faire appel aux espérances chrétiennes ?

Aussi le dernier mot de l'endurance chrétienne, le seul motif qui la justifie pleinement, en fait autre chose qu'une illusion creuse mais un appui solide et ferme contre ses coups redoublés, ce dernier mot il n'y a que la foi chrétienne qui nous le donne quand elle nous dit : *Espoir en Dieu dans le Christ Sauveur !*

I. — *Espoir en Dieu*

Sous le coup d'un malheur, nous nous tournons instinctivement vers lui. Les premiers mots qui échappent et des lèvres et du cœur devant une catastrophe, dans le danger, sont naturellement et invariablement les mêmes, un appel spontané à sa pitié : « O mon Dieu ! » Même des gens qui semblaient ne croire à rien, se sentent subitement soulevés et portés comme par une lame de fond, par une vague d'espoir, qui les précipitent dans une église ne serait-ce que pour brûler un cierge. Ou bien il leur vient immédiatement à l'idée de faire un vœu, de se recommander à ceux qui prient, en un mot d'aller à Dieu plus ou moins directement, mais enfin d'aller à lui comme au suprême refuge. Oui, les moins chrétiens nous disent encore : « Oh, mais ! j'ai ma confiance ! »

Est-elle fondée ? L'espoir appuyé sur Dieu est-ce un espoir solide ?

Certainement. — Il y a là un sûr instinct qui ne nous trompe pas. C'est le réflexe de notre nature intelligente qui ne peut s'imaginer un Dieu impitoyable à sa créature, qui l'écrase d'un fardeau au-dessus de ses forces, qui ne l'allège à son appel ou ne lui donne le courage de le porter.

Ainsi pensait S. Paul : « Aucune épreuve ne vous est survenue, qui n'ait été humaine ; et Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez éprouvés au-dessus de vos forces ; mais avec l'épreuve, il ménagera aussi une heureuse issue en vous donnant le pouvoir de la supporter » (I Cor., x, 13).

Et il parlait d'expérience. Quel qu'ait été le mal qui l'accabla et dont il est difficile d'établir à distance un diagnostic certain, nous savons de son propre aveu du moins que c'était un mal aigu, « un aiguillon enfoncé dans sa chair », un mal humiliant qui lui enlevait toute tentation de vaine gloire et qu'il regardait comme un soufflet de Satan, surtout un mal qui paralysait à ce point son apostolat, que par trois fois il avait supplié Dieu de l'en guérir. Mais Dieu lui avait répondu : « *Ma grâce te suffit ; car c'est dans la faiblesse que ma puissance se montre toute entière* » (II Cor., XII, 9).

Oui, c'est dans la faiblesse que sa toute-puissance fait éclater sa force. Car la bonté de Dieu, en laquelle nous avons une telle foi que de recourir immédiatement à elle dans nos angoisses et de n'appeler jamais Dieu que le « Bon Dieu », cette bonté a à son service la toute-puissance. Aussi du mal, du pire, des ruines même et de la mort, elle fait sortir le bien et la vie, comme du néant elle a tiré les mondes.

Voici sur le passage de Jésus une des plus grandes épreuves de la vie : un aveugle de naissance. Pourquoi cette souffrance ? Punition des péchés personnels ou châtiment des parents dans leur enfant ? Permission de Dieu, répond N.-S., afin que les hommes aient l'occasion de toucher du doigt la toute-puissance de son intervention. Et Jésus étend un peu de boue sur les yeux de l'aveugle, lui commande de se laver dans la piscine de Siloë, et l'aveugle voit (Jo., IX).

Voici que Marthe et Marie de Béthanie l'informent de la maladie de leur frère et de son ami Lazare : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » — « Cette maladie ne va pas à la mort, mais à la gloire de Dieu », afin qu'elle offre le moyen de manifester au monde la toute-puissance du Fils de Dieu. Mais sans doute une guérison miraculeuse, ce n'est pas encore assez pour le convaincre ce monde jusqu'à l'évidence que le Fils de Dieu tient dans ses mains un pouvoir infini. Jésus s'attarde encore deux jours avant de se déranger pour quelqu'un qu'il aime. Il attend que l'irréparable humainement se soit produit, la mort. C'est alors seulement qu'il se décide d'agir et qu'il s'en explique à ses apôtres : « Lazare est mort ; et je me réjouis à cause de vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez » ; mais allons vers lui. Ils partent donc et ce n'est pas un malade qui se lève, mais un mort qui sort du tombeau (Jo., XI).

Voici l'humanité entière qui a corrompu sa voie. Sur toute l'étendue du globe, sauf sur ce petit îlot palestinien, tout est Dieu excepté Dieu lui-même. C'est le cas ou jamais de dire qu'il n'y a rien à faire. Mais Dieu envoie son Fils et la face de la terre est renouvelée.

II. — *Dans le Christ Sauveur*

Et maintenant, dans ce Christ, Sauveur du monde par le mystère de la croix, dans ce Christ toujours sauveur au milieu de nous par le mystère de sa croix répété à la messe, reposent toutes les espérances des croyants : *O crux, ave, spes unica !*

Christ en croix au calvaire, notre unique espérance !

Car ce Christ a sauvé le monde, il l'a arraché à son paganisme, il l'a fait regarder vers Dieu et vers le ciel, par sa croix. L'éclat de ses miracles ? des points d'or sur la draperie sombre de sa vie de renoncement, de contradictions et de luttes. Et c'est l'enseignement de la foi que la rédemption s'est accomplie dans son sang : « *Redemit nos in sanguine suo.* »

Christ en croix de l'autel, notre unique espérance !

Car ce Christ Sauveur est toujours bien vivant au milieu de nous, selon sa promesse : Voici que je

suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Il est avec nous afin de parachever son œuvre de Sauveur, pour pardonner, pour purifier, pour sanctifier. Aussi se survit-il parmi nous dans le souvenir de sa mort sur la croix, dans le sacrifice de la messe qui le donne et le perpétue pour toutes les générations.

Par lui, avec lui, en lui, *per ipsum, cum ipso et in ipso*, selon la formule de la messe, empruntée à S. Paul (I Tim., II, 5), bien souffrir n'est plus impossible, bien souffrir devient un devoir, bien souffrir prend une valeur rédemptrice.

Par lui, par son secours, par sa grâce, les plus faibles peuvent désormais soulever et porter même le poids de certaines douleurs qui semblent au-dessus des forces humaines. Cela il l'avait dit à ses apôtres qui se récriaient : « Qui peut donc être sauvé ? » devant des conditions de salut qui leur paraissaient impossibles : « Cela est impossible aux hommes, avait-il répondu, mais tout est possible à Dieu ! » (Mt., XIX, 25, 26). Et S. Paul affirmait en avoir fait l'expérience quand il déclarait : « Je puis tout en Celui qui me fortifie » ; et avec l'apôtre ces enfants, ces jeunes filles, ces femmes qui, au cours des âges, ont enduré mort et passion pour le nom de Jésus-Christ, et avec ces martyrs de l'âge et du sexe le plus tendre, tous les bons chrétiens et les bonnes chrétiennes qui portèrent leur croix avec le sourire quand des incroyants se suicidaient à moins.

Avec lui, à son exemple, sur ses pas, endurer devient un devoir, une obligation comprise, une simple question de décence. Quel chrétien s'étonnerait et n'accepterait de souffrir quelque chose quand délibérément il s'est engagé derrière un Maître pauvre, contredit, bafoué, crucifié ? Pourrait-il lui paraître inconcevable, anormal, étrange que son Maître ait dit : « Là où je serai, là aussi sera mon serviteur », ou encore, « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive » ?

En lui, en union à son sacrifice, additionnée à la sienne, la souffrance du chrétien devient utile, féconde, rédemptrice. « Semblables à la goutte d'eau que le prêtre mêle au vin de l'autel à la messe, au moment de l'offertoire nos sacrifices se mêlent au sacrifice de N.-S. et « de son oblation et de la nôtre, il ne fait qu'une seule oblation » (Mère Marie Deluil-Martigny, citée par le P. Plus, *La Folie de la Croix*, p. 220). Juste comparaison d'une sainte : en effet, bien que ce soit le vin que le prêtre change miraculeusement au sang et au corps du Christ, pourtant cette goutte d'eau de l'offertoire répandue dans le calice se trouve elle aussi, par la vertu toute puissante des paroles de la consécration, changée avec le vin en la présence réelle de N.-S.

Et n'est-ce pas en définitive en vue de cette union de nos souffrances aux siennes pour les sanctifier que Jésus a voulu répéter jusqu'à la fin des temps son sacrifice du Calvaire dans le sacrifice de la messe. Cependant, il n'y manque rien de son côté à lui : « tout est consommé » pour sa part comme il l'a dit, il a tout gagné au premier Vendredi Saint. Mais nous, qui sommes ses disciples et ses membres, nous n'avons pas encore apporté notre part, nous n'avons pas donné notre vie, nos années, cette semaine qui commence, avec ses fatigues et ses larmes, et que doit sanctifier notre messe de chaque dimanche.

Un artiste bien connu a traduit ces choses dans un groupe remarquable : « le monument de la misère humaine », qu'il vous a peut-être été donné de voir à l'époque au Grand Palais à Paris. N.-S. est au premier plan, supportant presque tout le poids d'une immense croix massive, qui symbolise la misère du monde. Et soutenus par le Sauveur, des hommes, des femmes, des enfants de tout âge et de toute condition, ont la force de prendre derrière lui leur part de la croix, de ce fardeau que tout homme doit courageusement traîner jusqu'au triomphe.

* *

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure [1].

Un jour de noble inspiration — sans doute un jour d'épreuve — Victor Hugo a écrit ce quatrain au bas d'un crucifix. Mais avant lui, le monde avait entendu cet appel émouvant. « Venez à moi, vous qui peinez et pliez sous le fardeau et je referai vos forces » (Mt., XI, 28).

Quel cœur n'en serait remué, surtout en ces jours anniversaires qui vont remettre sous nos yeux le souvenir de la Passion.

« Un jour de printemps, a raconté Frédéric Masson, nous allâmes avec F. Coppée au travers de ces jardins embaumés, sous la verdure nouvelle, dire à Sully Prud'homme qui ne pouvait plus guère bouger de Châtenay, un affectueux bonjour. Quelle était l'horreur de ses souffrances physiques, on ne se pouvait tromper aux angoisses qui passaient sur son noble visage, à l'agitation continuelle de son corps infirme, aux contractions de ses pieds, aux temps que prenait sa parole haletante. Mais plus que le corps l'âme semblait misérable. Quelque effort que nous fissions pour attirer la causerie à des sujets qui jadis l'intéressaient, il revenait constamment à la mort et au par delà de la mort. Il disait comme il s'était reposé dans la foi chrétienne, comme il y avait trouvé d'heureuses promesses, comme il s'en était détaché, et, comme, depuis lors, il avait erré sur les chemins du doute sans parvenir, dans son amour pour le divin, à rencontrer nulle part une certitude qui satisfît également son imagination et sa raison ; il interrogeait et il pressait, voulant savoir si, à nos cœurs nous portions la même blessure. Et lorsque Coppée, qui, jusque-là, dans le petit cabinet de travail si étouffé, s'efforçait en gaîté pour remonter Sully et le distraire, devenu tout à coup très grave, répondit, dans une affirmation convaincue : « Moi, je crois », lui, tourné, le regardant de ses beaux yeux où passait une admiration jalouse et levant ses pauvres mains dit seulement : « Ah ! Coppée, vous ne savez pas comme vous êtes heureux ! » — Et quand, sortis de la maison, du jardin, sans nous être dit un mot, tant nous étions remués par ce double martyre, nous nous retrouvâmes sur le chemin des Princes, Coppée, allumant une cigarette et du regard prenant possession des arbres, des fleurs, de l'azur du ciel, de la félicité vivante de la nature printanière, fit comme s'il continuait la conversation : « Et puis, c'est bien plus simple ! »

Espoir en Dieu, foi dans le Christ, on ne trouvera ni plus simple ni meilleur pour la sérénité des âmes qui souffrent. *Amen.*

[1] (*Les contemplations*. « Autrefois ». L. III, IV, p. 110).

DOMINICALES LITURGIQUES

VIII

4e Dimanche de Carême

ROYAUME D'AMOUR

Mes frères,

Quelques années avant la dernière guerre, un groupe assez nombreux de Juifs convertis offrirent au Sacré-Cœur de Jésus, en son sanctuaire de Montmartre, une couronne de roses rouges portant cette émouvante inscription : « Israël repentant au Dieu d'amour »... Après dix-neuf siècles, ce geste des fils d'Israël renouant avec le vrai Dieu l'alliance jadis contractée par leurs frères, puis brisée par l'aveuglement de ceux qui refusèrent le « Roi d'amour », proclame la victoire des lents cheminements de la grâce dans les âmes... Parfois, Dieu, dans un éclair de lumière et de puissance, terrasse ses ennemis, ainsi qu'il convertit Saul sur le chemin de Damas. Le plus souvent, il agit d'une façon insensible et mystérieuse, mais aussi lumineuse et puissante, dans les âmes qui sont son bien et qu'il veut posséder. Dieu est Amour. Parce qu'il est Flamme spirituelle, il ne peut pas ne pas enflammer les cœurs qui disent : oui, à son appel... ou qui lui demandent son feu : *« ignem tui amoris accende »*. Et, tant qu'il y aura une âme immortelle à sauver, l'Amour la cherchera, afin que le Royaume d'amour s'établisse sur la terre et dans le ciel. La brebis égarée, la drachme perdue, sont patiemment cherchées et retrouvées avec joie (Luc, xv).

1o Dieu veut tout. 2o Dieu donne tout. 3o Dieu le donne lui-même.

I. — *Dieu veut tout*

Les exigences de l'Amour sont grandes, précisément parce qu'il est l'Amour. L'Amour veut être aimé d'un amour de préférence et total de ceux qu'il a choisis, au point que, jaloux, il défend tout partage d'affection avec un rival. Mais, direz-vous, c'est un amour humain, cela. — Non. C'est l'Amour divin, Amour qui est le principe et la source de tous les autres, Amour dont l'amour humain est l'image et l'imparfait symbole.

1o Cet Amour de Dieu pour l'humanité s'est révélé dès les premiers temps, dans les dons splendides que le Créateur fit à l'homme et, particulièrement, dans cette amitié qui le liait à sa créature et qui enchantait le Paradis terrestre. Le Créateur n'abandonna pas l'homme après son péché. Il lui promit un Sauveur qui devait être son propre Fils, Sauveur qui porterait sur ses épaules humaines le poids de tous les péchés du monde entrevus déjà à cette époque, pourquoi dire entrevus ? vus dans toute leur ingratitude, leur nombre, leur énormité, par Celui qui sait tout, à qui rien n'est caché, de l'avenir non plus que du présent, pour qui les 100.000 années (au moins) de l'humanité ne sont ni plus ni moins qu'un jour.

Voyez à quel point l'Amour de Dieu surpasse en plénitude, en magnanimité nos pauvres cœurs humains. Il savait tout. Il a aimé quand même. Il a aimé jusqu'à quel excès ? vous le savez. Ah ! si vous connaissiez à l'avance l'abandon d'une épouse, d'un enfant, d'un ami... est-il bien sûr que vous aimeriez de la même affection ceux qui seront demain des infidèles ou des enfants prodigues ? Ne murmurez-vous pas souvent : « Ah ! si j'avais su ! » Notre Dieu, m. f., savait tout. « Il a aimé d'un amour éternel, plein de miséricorde pour vous ». *In caritate perpetua*. Il est Dieu, celui qui ne change pas, et qui, même en ses œuvres de justice, reste encore et toujours l'Amour.

2o L'Amour s'est réservé, parmi les autres, un peuple choisi à qui il fit de magnifiques promesses, celle surtout d'être le berceau du Roi de Paix, de Justice et d'Amour qui apporterait aux hommes le salut. Ce peuple élu, c'était « son enfant », il avait pour lui l'amour de l'époux pour son épouse. Il le comblait des bienfaits et des miracles de son bras... et, périodiquement, Israël abandonnait son Dieu, pour se jeter dans les bras d'autres dieux charnels et impurs, à la façon des païens... L'Amour de Dieu châtiait, terriblement parfois, son peuple infidèle ; sa grâce, par la voix des prophètes, le ramenait à lui.

3o Le peuple élu, la nation sainte, la race choisie, les brebis du Seigneur, c'est nous, c'est la Sainte Eglise, c'est le royaume de Dieu sur la terre (I Petr., II, 9-10 ; I Jo., III, 1).

Nous pouvons, nous devons le proclamer à la face du monde, parce que nous sommes les héritiers de la promesse, parce que se réalise et s'accroît tous les jours ce Royaume de l'Amour que le Christ Jésus est venu fonder.

C'est à vous, à chacune de vos âmes que s'adressent les appels pressants que l'Evangile, à chaque messe de ce temps de Carême, diffuse par toute la terre. Car le Christ « aime l'Eglise et s'est livré pour elle afin de la sanctifier, la purifiant par l'eau et la parole de vie, afin de la faire paraître devant lui, cette Eglise, toute glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, afin qu'elle soit sainte et de tout point irréprochable ». C'est, continue S. Paul, le modèle de l'amour qu'un époux doit avoir pour son épouse (Eph., v). Oui, c'est pour chacun de vous que Jésus nourrit ce que S. Augustin, un maître en divine charité, appelle, en ses *Confessions*, un « conjugal amour ».

Et, pour vous convaincre, écoutez S. Paul (II Cor., XI, 2) : « J'ai conçu pour vous une jalousie de Dieu ; car je vous ai fiancés à un époux unique, pour vous présenter au Christ comme une vierge pure ». Une jalousie de Dieu, c.-à-d. une jalousie inspirée par le plus pur amour.

Que signifient ces paroles, sinon que Dieu vous aime passionnément et qu'il veut voir en vous des âmes pures, belles, « sans tache, ni ride, ni souillure », prêtes comme il convient pour accueillir leur Roi, le jour de la Pâque, « le Passage du Seigneur ». Déjà, votre présence ici atteste que vous avez l'âme attentive à sa parole. Il s'agit, en ces jours, de préparer les voies du Seigneur... Ecoutez-le donc vous redire ce qu'il a fait pour vous et vous reprocher vos fautes et vos abandons, ainsi qu'un époux délaissé reproche à l'infidèle ses oublis de la foi jurée, ses mépris de l'amour...

II. — *Dieu donne tout*

Il donne tout, il pardonne tout... même la haine, la trahison de l'âme, si le péché est noyé dans les larmes du repentir. Il a promis le Paradis au larron repentant (Luc, XXIII, 43) ; il a prié pour les Juifs insulteurs de sa divinité (*ibid.*, 34). Il a promis que, du haut de sa croix, il attirerait tout à lui. « Seigneur, ôtez le cœur de pierre qui est en nous et mettez à la place un cœur de chair, qui vous aime, qui vous préfère à tout et réponde enfin à votre Amour ! »

Il a dit : « J'ai soif ! » C'est l'amour de sa créature qu'il réclame. Il a soif d'amour. « *Sitit sitiri Deus* », disait jadis S. Augustin. Il a soif d'être ardemment aimé. Puissiez-vous l'aimer enfin, pour vous et pour les autres !

« O mon peuple, que t'ai-je fait ? ou en quoi t'ai-je contristé ? réponds-moi (Mich., VI). C'est parce que je t'ai tiré de la terre d'Egypte et délivré de la servitude, que tu as préparé une croix à ton Sauveur !

« C'est parce que je t'ai guidé dans le désert quarante années durant, parce que je t'ai nourri de la manne, parce que je t'ai fait entrer dans une terre excellente, que tu as préparé une croix à ton Sauveur !

« Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ?